Lefèvre, Victor
La caisse d'épargne



LA

CAISSE D'ÉPARGNE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS

PAR

Victor LEFÈVRE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A BRUXELLES, LE 30 SEPTEMBRE [illegible]
AU THÉÂTRE ROYAL DES GALERIES SAINT-HUBERT

TROISIÈME ÉDITION

BRUXELLES
TYPOGRAPHIE DE Mme M. WEISSENBRUCH
IMPRIMEUR DU ROI
RUE DU POINÇON, 45

1880

LA CAISSE D'ÉPARGNE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS

A Monsieur Hechtermans fils

l'élégant récitateur de la Robe

Hommage de l'auteur

Victor Lefèvre.

LA

CAISSE D'ÉPARGNE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS

PAR

Victor LEFÈVRE

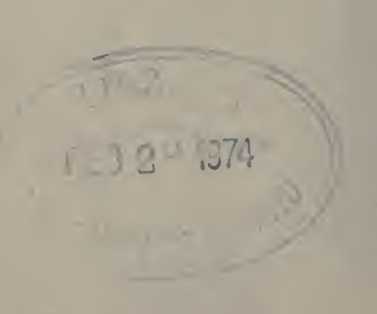
REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A BRUXELLES, LE 30 SEPTEMBRE 1876
AU THÉATRE ROYAL DES GALERIES-SAINT-HUBERT

TROISIÈME ÉDITION

BRUXELLES
TYPOGRAPHIE DE Mlle M. WEISSENBRUCH
IMPRIMEUR DU ROI
RUE DU POINÇON, 45.

1880

S'adresser à l'auteur, chef de la Division de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, à l'Administration communale de Bruxelles.



A M. Coquelin aîné

DU THÉATRE FRANÇAIS

HOMMAGE DE L'AUTEUR

PERSONNAGES

PIERRE DARBOIS, peintre sur porcelaine, 35 ans.	M. EUG. GARNIER
LEMIRE, fabricant de porcelaine, 50 ans.	M. HARVILLE
JEANNE, femme de Pierre, 25 ans.	Mme HADAMARD

Toutes les indications sont prises de la gauche et de la droite du spectateur. — Les personnages sont placés en tête des scènes dans l'ordre qu'ils occupent au théâtre. — Les changements de position sont indiqués par des renvois au bas des pages.

LA CAISSE D'ÉPARGNE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS

La scène représente une salle à manger modeste, mais bien tenue ; un berceau est placé dans un angle, à gauche.

SCÈNE I.

JEANNE, PIERRE.

Jeanne travaille à une table, placée vers le milieu de la scène.

PIERRE.

Eh ! bien, oui, là ! je vais, comme un brave ouvrier,
Reprendre le chemin de mon vieil atelier.
C'est vrai ! je flâne ici sans la moindre vergogne,
Depuis trois jours déjà boudant à la besogne ;
Ne sachant même plus comment tuer le temps,
Je dissipe ma paie et vole mes enfants.
Car, comme tu l'as dit, ma Jeanne bien-aimée,
Je leur dois tout, mais tout ! l'aisance accoutumée,
De bons habits, l'hiver, bien chauds, l'été, bien frais,
Le boire et le manger, l'école et ses faux frais...
Une éducation meilleure que la mienne,
Car la loi du progrès veut que le fils devienne
Supérieur au père, au physique, au moral ;

Mais il faut pour cela se donner quelque mal,
A l'aube être debout armé de sa palette,
Restreindre sa dépense et dire à la toilette
De sa chère moitié : Tu n'iras pas plus loin!

Il prend la main de Jeanne par-dessus la table.

Mais, à la vérité, tu m'épargnes ce soin.
On te voit économe autant que vertueuse,
Et ce n'est pas peu dire.

JEANNE, serrant la main de Pierre.

Ah! je suis bien heureuse,
Mon ami! Je craignais vraiment pour l'avenir.
Mon Pierre, me disais-je, incline à revenir
Aux excès précurseurs de cette maladie
Qui ruine le corps, pousse à l'ignominie,...
De cette soif qu'il faut étancher à tout prix,...
Qui fait de l'artisan un objet de mépris.
Pauvre Pierre! si franc et si plein de vaillance,
Mais qui, tombé déjà dans une défaillance
Dont les suites, hélas! pèsent sur nos enfants,
Est près de succomber à ses anciens penchants.

PIERRE.

Non, chère femme, non, éloigne ces pensées,
Ce sombre pronostic!

Il descend la scène.

A mes erreurs passées
Je ne reviendrai plus! Je reprends mes pinceaux,
Mais, avec eux aussi, pour charmer mes travaux,
Cette joyeuse humeur qui fait mon apanage,
Et que je dois, dit-on, aux oiseaux du bocage
Dont l'ombre protégeait mon rustique berceau.
Ce bocage! pourquoi ce gracieux tableau
Se représente-t-il soudain à ma mémoire?

Ah! c'est qu'il me rappelle une bien douce histoire.
Tu sais, Jeanne,

Il l'attire à lui.

Le jour où je te vis montant
Avec timidité sur un tilleul, portant
Dans le creux de la main un nid que la tempête
A terre avait jeté, nid d'où sortait la tête
D'un affreux oisillon nu comme un petit ver...
Et sa mère était là de cris remplissant l'air,
Et tu voulais calmer sa vive inquiétude,
Lui rendre son petit... mais, faute d'habitude,
Tu ne sus parvenir assez haut... et je vins,
Aux branches du tilleul m'accrochant des deux mains,
T'aider dans ta bonne œuvre... Étais-tu donc joyeuse!
Alors un franc baiser de ta bouche rieuse
Me paya de ma peine. Et dire que ce nid
Nous rapprocha si bien qu'un jour il nous unit!

Il la baise au front.

JEANNE.

Tu t'en souviens encor, mon Pierre? Ah! la journée
Est bonne! Ainsi tu vas dès cette après-dînée
Rentrer à l'atelier, rejoindre ton patron!
Mais il faudra t'attendre à quelque vert sermon.

PIERRE.

Ah bah! sans peur je vole où le devoir m'appelle
Et, comme l'on disait jadis : adieu! ma belle!

Il sort en lui envoyant un baiser.

SCÈNE II.

JEANNE, *seule, qui est montée avec Pierre, revient à la table.*

Dieux! quel bien je sens là! Comme soudainement
La tristesse a fait place au doux contentement.

C'est que depuis trois jours je voyais ce bon Pierre
A mon plus grand effroi retourner en arrière.
Il allait, sans souci du sombre lendemain,
Du cabaret encor regagner le chemin.

Descendant la scène.

Oh! l'horrible boisson! ce fléau, cette honte!
Que de larmes de femme à porter à son compte!
Mais on ne peut donc rien pour frapper d'interdit
Ces débits de liqueurs, ce commerce maudit
Qui sème la discorde au sein de nos ménages
Et fait de jour en jour de plus affreux ravages?
On frappe un malheureux qui, pour calmer sa faim,
Dérobe au boulanger un pauvre petit pain...
Et l'on ne punit point l'ivrogne, mauvais père
Qui livre sa famille à l'horrible misère!...
Mais, chassons ces pensers. Enfin, Pierre a compris

Elle retourne à la table et range son ouvrage.

Qu'il se doit tout entier à nos enfants chéris.
Et j'ai su l'arrêter sur la pente fatale,
Lui rappelant toujours la faute capitale
Que, malgré mes conseils, il commit, l'an dernier,
En quittant son patron, en fuyant l'atelier.
Mais le danger n'est plus. Mon bon Pierre se range.
De nouveau l'avenir me sourit.

Elle va au berceau de l'enfant.

Dors, mon ange,
Du sommeil le meilleur. Oui, dors, mon dernier né...
Charmante fleur éclose en un jour fortuné,
Repose ton front pur sur la modeste couche
Dont ma main vigilante éloigne ici la mouche
Qui, prenant pour un fruit tes lèvres de vermeil,
Menace en s'y posant de troubler ton sommeil.

Dors bien! et ne vois point les secrètes alarmes
Que je cache parfois en dérobant mes larmes.

SCÈNE III.

JEANNE, PIERRE, entre deux vins.

PIERRE, il chante l'air de Figaro.

Tralalalalala, etc.,
Et ma gaîté jamais ne finira...

JEANNE, effrayée.

Pierre, qu'as-tu fait?

PIERRE.

Moi? mais rien! j'ai rencontré
Un ancien compagnon, et puis je suis entré
Avec lui chez Leblanc, l'aubergiste d'en face.
Voyons! je ne pouvais pas faire la grimace
Au verre qu'il m'offrait au nom de l'amitié.
Alors il a fallu me fendre de moitié
Dans cette occasion de camaraderie...
De là tout doucement cette humble griserie.

JEANNE *, vivement.

Comment! lorsque tantôt...

PIERRE.

Eh! ne te fâche pas,
Montre de l'indulgence ou gronde-moi tout bas.
Que veux-tu? L'aubergiste avec son air candide
Nous vantait ses caveaux sur un ton si perfide,

* Jeanne, Pierre.

Que nous nous sommes pris à cette glu. Ma foi!
Un saint eût succombé tout aussi bien que moi.
Car ce clairet vraiment vaut tout un long poème.
Sa réputation est légitime... et j'aime
Jusqu'à son ton mordant... Ah! ah! je m'y connais!
Et pour ces choses-là nous avons un palais
D'une délicatesse à nulle autre pareille;
J'en ai flûté, ma chère, une fière bouteille!

Jeanne, qui n'a cessé de faire des gestes de triste étonnement, tombe affaissée sur une chaise.

Quelle charmante chose! et quel pouvoir divin
A donc cette liqueur que l'on nomme le vin?
Ton sermon aigre-doux m'avait rendu morose.
Me voici radieux et voyant tout en rose.
Tu me sembles plus belle et tu l'es, palsambleu!
Le ciel était d'un gris!... et le voilà tout bleu.
Eh! vive la gaîté, que le jus de la treille
Comme un magicien a su mettre en bouteille.
La gaîté! ce trésor du pauvre travailleur,
Qui relève sa force et sèche sa sueur;
Qui lui fait supporter plus d'un amer déboire...
La gaîté, mes enfants, qui fait chanter et boire.
Boire! c'est s'élever jusqu'au septième ciel,
Où l'âme se nourrit d'ambroisie et de miel...
Où l'on voit des houris d'un choix...

Il fait claquer sa langue.

Pardon, Madame,
Mais on peut les aimer sans trop trahir sa femme.
Boire! c'est se plonger dans un vague enchanteur
Où la réalité perd toute sa laideur;
Où, comme en un désert un consolant mirage
Du pauvre pèlerin ranime le courage...

Où l'on se sent léger comme la plume au vent,
(Bien qu'on se trouve après Gros-Jean comme devant).
Boire! c'est regarder la lanterne magique
Qui fait entrevoir tout par le côté comique.
Boire sans se soûler, sans se noyer l'esprit,
Est un secret des dieux que Bacchus nous apprit;
C'est un art comme un autre et je suis un artiste!

JEANNE, qui s'est levée.

Oh! de grâce, tais-toi; ta gaîté me rend triste.

PIERRE, remontant.

Pourquoi cela, Madame, et serais-je indiscret
De vous en demander la raison, s'il vous plaît?
Notre propriétaire, imbécile sordide,
Qui, pouvant habiter l'hôtel le plus splendide,
Moisit dans ses haillons au fond d'un galetas,
T'aurait-il rappelé que le terme...

JEANNE.

Non pas.

PIERRE.

Alors le boulanger... ces gens n'ont pas de honte!
T'aurait-il réclamé quelque léger acompte,
Ou refuserait-il de nous faire crédit?

JEANNE.

Nous ne lui devons rien, je te l'ai déjà dit.

PIERRE.

Eh bien! alors pourquoi... pourquoi cette tristesse?
Déclamant d'un ton comique.

Cher objet de mes vœux, ange de ma tendresse!

Il veut prendre la taille de Jeanne qui le repousse *.

Reprenant l'air de Figaro.

Tralalalalala, etc.

JEANNE, avec impatience et montrant le berceau.

Pierre, mais tais-toi donc! l'enfant est là qui dort!
Chante, si tu le veux, mais chante un peu moins fort.

Elle va au berceau.

Craignant le moindre bruit j'ai fermé la fenêtre,
Le sommeil est si bon pour ce cher petit être!

PIERRE.

Ah bah! s'il se réveille au bruit de mes chansons
Il aura quelque jour la gaîté des pinsons...
Tiens! dans l'air je voudrais suivre les hirondelles...
Je me sens enlever loin des routes mortelles,
Comme chante Lucie à son Edgard aimé.
Je rêve un avenir de bonheurs parsemé,
A mes yeux tout sourit, la nature est en fête!

Il s'assied lourdement.

JEANNE, s'avançant vers Pierre.

Et tu t'assieds! Déjà l'alcool t'étreint la tête.
Pierre, faut-il encor te rappeler cela?
Avant que nous naquit l'innocent que voilà,
On te voyait dès l'aube à l'atelier paraître;
Tes ouvrages étaient admirés par ton maître.
Il exaltait partout le vaillant ouvrier
Qui transformait en art son modeste métier.
Il t'aimait comme un fils, tu l'aimais comme un père;
J'entrevoyais pour tous un avenir prospère.

* Jeanne Pierre.

L'aisance doucement pénétrait au logis...
Lorsqu'un jour, entraîné par de mauvais amis,
Tu quittas ton patron et tu te mis en grève!

PIERRE.

As-tu bientôt fini ton sermon?

JEANNE, se plaçant résolument devant Pierre *.

Oui, j'achève.
On te vit, six grands mois, sur le pavé, si bien
Que la gêne arriva, qu'il ne resta plus rien
Entre les quatre murs de ta triste demeure...
Ah! je m'en souviendrai bien longtemps de cette heure
Où nos pauvres enfants nous demandaient du pain...
Où je n'avais, hélas! pour apaiser leur faim,
Que ce que m'accordait l'assistance publique,...
Où je dus mettre en gage une sainte relique,
Mon anneau nuptial, joyau si précieux,
Qu'il n'en était aucun de plus riche à mes yeux,...
Où tu me...

PIERRE, se levant et frappant la table du poing.

Jeanne, assez! pour une peccadille,
Je n'entends nullement, ma chère, qu'on m'étrille;
Qu'on vienne m'enlever, par un sombre tableau,
Le rayon de soleil que j'ai dans le cerveau.
Parbleu! c'est bien le moins que l'artisan s'amuse
Un jour... ou deux... sur six... Il ne faut pas qu'il s'use
Avant le temps... c'est clair! et c'est bien ton avis.
Pour lors, vive la joie et nargue des soucis!

JEANNE.

Je t'en parle à regret, mais il faut bien le dire,

* Pierre, Jeanne.

Tu n'as pu retourner à l'atelier Lemire
Qu'à des conditions...

PIERRE.

J'ai dû me résigner
Tout en travaillant plus à beaucoup moins gagner.
C'était peu délicat de la part de Lemire;
Mais à l'*ultimatum* il fallut bien souscrire :
Les petits piaillaient à vous tordre le cœur!

JEANNE.

Préviens donc le retour d'un semblable malheur.
Vas au patron! dis-lui qu'un ami du village,
En passant par ici, t'a distrait de l'ouvrage,
Conviens de tes torts, et son pardon...

PIERRE.

Son pardon?
Je m'en soucie autant que d'une guigne! Non!
J'ai fait mes preuves, moi! j'ai fait mon tour de France,
Et non sans fruit, je peux m'en vanter sans jactance.
Je trouverai bien vite à m'employer ailleurs!

JEANNE.

Pierre! je t'en conjure, à des pensers meilleurs
Reviens, au nom du ciel! fais amende honorable;
Le patron fut toujours un homme charitable,
Et je crois...

PIERRE, l'interrompant.

Comment donc! il faut le déclarer,
Plus généreux que lui nul ne peut se montrer.
C'est connu! Mais cessons, car j'ai fini de rire.
Monte-toi le cerveau de ton monsieur Lemire,

Exalte, si tu veux, son exquise bonté...
Cela m'est franchement égal, en vérité!

Avec colère.

Mais laisse-moi la paix, je le veux! je l'ordonne!
Je suis le maître enfin!

JEANNE.

Oui, mais...

PIERRE, s'animant de plus en plus.

Dieu me pardonne,
Je crois qu'on se permet de répliquer.

JEANNE.

Mais non.
Je voulais seulement...

PIERRE, s'emportant tout à fait.

Encor? Mais tais-toi donc!
Tu me mets hors de moi!

Il la prend brutalement par le poignet et la fait passer devant lui *.

Ici, Lemire paraît à la porte du fond.

JEANNE, avec fermeté.

Ta conduite est coupable.

PIERRE.

Laisse-moi! sors! va-t'en! ou...

Avec un geste.

Je te...

LEMIRE, il s'élance vers Pierre, lui arrête le bras qu'il vient de lever et le fait passer à droite **.

Misérable!

* Jeanne, Pierre.
** Jeanne, Lemire, Pierre.

SCÈNE IV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, LEMIRE.

PIERRE, qui s'est retourné.

Le patron!

LEMIRE.

Oui! lui-même.

JEANNE.

Ah! monsieur, quel malheur!

LEMIRE.

Dites quelle honte! Ah! profonde est ma stupeur.
Mais, malheureux, où donc ta raison égarée
T'allait-elle pousser? Une mère est sacrée
Auprès de son enfant! Quoi! tu levais la main
Sur ta femme toujours si digne. Mais demain
Tu te serais caché jusqu'au sein de la terre...
Lever la main sur elle!

Il prend paternellement les mains de Jeanne.

Est-il tombé ce Pierre!...

JEANNE.

Excusez-le, Monsieur, ainsi que je le fais,
Il est inconscient de son action.

PIERRE, avec embarras.

Mais...

JEANNE.

Non! il ne voulait point me frapper, j'en suis sûre.

Elle va à Pierre *.

* Lemire, Jeanne, Pierre.

Cette brutalité n'est pas dans sa nature.
Je veux lui pardonner, car il s'excusera.

LEMIRE.

Oh ! je le connais mieux ! Jamais il ne voudra
Reconnaître ses torts. C'est une fausse honte
Que jamais fièrement un homme ne surmonte.
Reconnaître ses torts, ce serait s'avilir,
Et bien qu'on soit en faute on n'en veut convenir.

PIERRE.

Vous vous trompez, patron... Je reconnais ma faute.
J'étais surexcité. Ce maudit vin vous ôte
Tout sentiment. C'est vrai, bien près de m'oublier,
Jeanne, sans le vouloir, j'allais t'humilier.
Pardonne-moi !

Il tend la main à Jeanne qui lui donne la sienne.

LEMIRE.

Très bien ! ce mouvement t'honore.
Tu n'es pas tout à fait mauvais. Il reste encore
Quelque chose de bon dans le fond de ton cœur.
Tu te relèveras peut-être. Par malheur
Ton penchant est trop vif, à ta perte il t'entraîne.
Pierre, voilà trois jours déjà de la semaine
Qu'au seuil de l'atelier tu n'as point reparu.

PIERRE, avec embarras.

Je vous dirai, patron,... c'est que...

JEANNE.

Pierre...

LEMIRE.

J'ai cru

Que Pierre était malade et je vois le contraire.
Il était donc resté sans motif à rien faire ?

PIERRE.

J'ai voulu me donner une heure de bon temps.
Le ciel était si clair et si gais les enfants,
Que je me suis senti pris d'un besoin de rire,
De chanter ; n'est-ce pas, Jeanne ?

JEANNE.

Monsieur Lemire
T'excusera, j'espère...

PIERRE.

Oh ! je n'en doute point !

LEMIRE.

Vous pourriez bien, mon cher, vous tromper sur ce point.

PIERRE, étonné.

Hein ? qu'est-ce à dire ? que...

LEMIRE.

Que je ne puis admettre
Que pour un vain caprice on ose se permettre
De quitter son travail, de laisser son patron
Dans l'embarras.

JEANNE.

Monsieur Lemire, Pierre...

LEMIRE.

Non !
Je n'accepterai pas la plus légère excuse.
Pierre depuis longtemps de mes bontés abuse.

J'ai pu fermer les yeux sur de certains écarts,
Des travaux négligés ou d'assez longs retards…
Ces faits étaient fâcheux, mais dans ma bienveillance
Je tenais compte encor des heures de vaillance…
Et puis, je me disais : ce n'est que passager,
Un faux pas, un retour vers d'autres temps, danger
Dont saura l'avertir sa compagne prudente…
Mais, puisque je me vois déçu dans mon attente,
Qu'une dure leçon ne l'a point amendé,
Un pénible devoir m'est ici commandé :
Pierre, dès aujourd'hui, chez moi n'a plus d'ouvrage.

Mouvement de Pierre et de Jeanne. Lemire remonte.

JEANNE.

Ah! Monsieur, vous n'aurez point ce triste courage,
De frapper mon mari d'un coup aussi cruel?

LÈMIRE.

Il s'était engagé par un vœu solennel
A ne plus retomber dans sa faute première…
Il a trompé ma foi, je dois rompre avec Pierre.

JEANNE.

Pour lui, mon cher Monsieur, je demande pardon.

PIERRE, avec éclat.

Eh ! de quoi se plaint-il en somme, le patron?
Quand il lui plaît à lui de fermer la boutique,
Il nous renvoie, et puis bien le bonjour, pratique !*.
Et la loi le protège, et la loi le défend…
Le capital toujours doit être triomphant!

* Pierre, Lemire, Jeanne.

LEMIRE.

De l'ironie ! Ami, la colère t'emporte.
A moi-même je dois de te fermer ma porte.
Ma résolution me coûte énormément,
Mais, pour en revenir, je ne le puis, vraiment.
Si tu l'avais voulu, par une épargne sage

Pierre hausse les épaules.

Tu pouvais ramener dans ton heureux ménage
L'aisance d'autrefois,... tu...

PIERRE, *l'interrompant.*

L'épargne, parbleu !
Rien n'était plus aisé ; je vous demande un peu
Si ce n'est pas ici se moquer d'un pauvre homme
De qui, sans crier gare, on a pelé la pomme
Jusqu'à n'en lui laisser que le maigre trognon...
L'épargne ! en vérité ! le billet est bien bon !

Il s'assied.

JEANNE.

Pierre, tais-toi, tais-toi !

LEMIRE, *avec sévérité.*

Cessez ce persiflage.
Je n'en veux point du tout entendre davantage.
Je ne suis pas ici venu pour écouter
Les propos qu'il vous plaît, Monsieur, de débiter.
J'espérais ranimer sous l'aiguillon du blâme
L'amour de vos enfants qui s'éteint en votre âme.

Mouvement de dénégation de Pierre.

Mais je me suis trompé... c'est tant pis pour nous deux.
De vous voir repentant j'eus été trop heureux.
Prenez donc ce livret ?

Il place un livret de la caisse d'épargne sur la table.

PIERRE, qui s'est levé et qui a regardé le livret.

Ce livret? qu'est-ce à dire?
Il ne m'appartient pas.

LEMIRE.

Si.

PIERRE.

Mais...

JEANNE.

Monsieur Lemire?

PIERRE.

Se rit cruellement...

LEMIRE.

Ce livret est à vous.

PIERRE, à Jeanne.

De la caisse d'épargne,... il se moque de nous.

LEMIRE.

Je vais vous expliquer cet apparent mystère.
Lorsque je vous repris, moyennant un salaire
Moïndre de près d'un tiers que celui d'autrefois
Ce qui vous enlevait cinquante francs par mois,
Ce n'était nullement pour que la différence
Me profitât... Jamais! bien que la médisance
Ne se fît point scrupule, en un propos menteur,
D'accuser un patron connu pour son honneur
D'exploiter l'ouvrier vaincu par la misère...
Vous ne le pensiez point, n'est-ce pas, Monsieur Pierre?
C'était pour réserver à vos jeunes enfants
Une ressource, au cas où vos anciens penchants
Reviendraient quelque jour vous plonger dans la gêne

Que toujours avec lui l'imprévoyant entraîne.
Vous aviez donc chez moi votre salaire ancien;
Vous ne le saviez pas, car je n'en disais rien.
Ce que je retenais ainsi chaque dimanche
Pour vous garder du pain, comme on dit, sur la planche,
A la caisse d'épargne allait se grossissant
Et portait intérêt au moins à trois pour cent.
J'ai fait enregistrer le titre au nom de Pierre...
Et comme ce dépôt l'arrache à la misère,
Qu'il médite ceci : L'épargne est un devoir
Pour l'ouvrier surtout. L'ouvrier doit prévoir
Les mille événements qui naissent dans la vie,
Les chômages forcés, les cas de maladie;
De la famille aussi le prompt accroissement.
Qui charge le budget parfois très lourdement.
L'épargne est le premier jalon de la richesse,
C'est l'ancre de salut, le port de la vieillesse.
L'épargne accumulée, en son puissant essor,
A fait avec des sous un immense trésor.
L'épargne est, en un mot, la vertu domestique
Et l'éternel honneur de ce siècle pratique.

JEANNE *.

Ah! Monsieur! quel service et comment donc jamais
Le reconnaître? Eh! quoi! vous rendiez en bienfaits
Le mal que l'on disait de cette retenue
Et dont l'opinion même s'était émue?

LEMIRE, souriant.

La vengeance, dit-on, est le plaisir des dieux...
J'en ai voulu goûter, car je suis orgueilleux!

* Pierre, Jeanne, Lemire.

JEANNE.

Pierre, mon pauvre ami, vois quel généreux maître
Dans ta coupable erreur tu faillis méconnaître.

PIERRE, confus.

Je suis...

LEMIRE.

Pardon, Madame, en agissant ainsi,
Je n'ai fait que remplir un devoir, Dieu merci!

PIERRE.

Vous êtes le plus fort! votre bonté m'accable.
C'est vrai, je ne vaux rien, je suis un misérable.
J'aime à flâner. Je vais où me pousse le vent.
Je me laisse entraîner, et... j'ai soif... trop souvent.
C'est un mal, j'en conviens, mais c'est dans ma nature;
Le ciel a fait ainsi sa faible créature.
J'ai voulu réagir, je n'ai pas réussi,
Je suis congédié, condamné sans merci!

Il s'assied près de la table et se prend la tête entre les mains; après une pause.

Je suis donc une brute, une affreuse canaille!
Quand j'aurais dû pleurer, je m'insurge et je raille.
La générosité de mon brave patron
Qui m'eût peut-être encore accordé mon pardon
Ne rencontre en mon cœur que le dédain stupide!...
Et quand on l'accusait d'un intérêt cupide,
Loin de me dépouiller, il me gratifiait
D'un dépôt prévoyant;... car enfin, ce livret...

Il reprend le livret, l'ouvre et lit.

Que vois-je? Ai-je bien lu! mais non, c'est impossible!

JEANNE.

Que dis-tu ?

PIERRE.

Cependant le chiffre est bien lisible.
C'est bien huit cent vingt francs!... à moi!

JEANNE.

Huit cent vingt francs!
Une pareille somme à nous, à nos enfants,
Cette fortune enfin que je rêvais sans cesse?

PIERRE, se levant.

Voyons! huit cent vingt francs! comptons bien. A cinq...
[Qu'est-ce?
Plus de quarante francs de rente, un vrai trésor,
Que l'épargne, ma foi, peut augmenter encor.

JEANNE.

Pierre ! Pierre ! de trop espérer, ô, prends garde.
Une déception...

PIERRE.

Mais, femme, tiens, regarde !

Il lui montre le livret.

LEMIRE.

Votre époux, sans conteste, a huit cents francs à lui !

PIERRE.

Jeanne, je suis sauvé ! je suis riche aujourd'hui.
Car je la tiens bien là cette somme bénie !
Mon cœur est inondé d'une joie infinie...
C'est un rêve ! mon Dieu ! pour nous, huit cent vingt francs !

JEANNE, levant les mains au ciel.

Merci ! Monsieur Lemire !

Elle va vers le berceau, Pierre la suit, redescend, remonte.

O chers petits enfants !
Quel bonheur ! désormais plus de maigre pitance.
Pour vous, toujours pour vous, j'avais rêvé l'aisance.
Vous aurez ces jouets enviés si longtemps.
N'est-ce pas, qu'ils auront des jouets, nos enfants?

PIERRE, il redescend *.

Des jouets, des bonbons... ce que leur cœur désire.
Il me semble déjà les entendre tous rire.
Ces chers petits enfants ! que ne sont-ils ici !...
Me voilà devenu capitaliste aussi !
Un nouvel avenir à mes yeux se déroule.
Les plus riants projets se présentent en foule...
Je possède, entends-tu, moi qui n'eus jamais rien...
Je possède ! et je veux encor grossir mon bien.
Je possède ! ah ! ce mot est tout plein de magie,
Il m'a rendu soudain mon ancienne énergie.
Déchirant le bandeau qui couvrait ma raison,
Je crois voir s'élargir mon étroit horizon...
Déjà mon humble nom... Ah ! pardon ! je m'arrête,
Mais c'est que tout un monde a surgi dans ma tête...

LEMIRE.

Bravo ! Pierre, bravo ! j'aime à te voir ainsi.
A réveiller ton âme enfin j'ai réussi !

PIERRE.

Patron !...

* Jeanne, Pierre, Lemire.

JEANNE, avec reconnaissance.

Dis, le sauveur!

PIERRE.

Pardon, Monsieur Lemire,
Oui, pardon, oubliez ce que j'ai pu vous dire.
J'étais un malheureux, un ingrat.

JEANNE.

Ah! comment
Vous remercier...

PIERRE.

Non, jamais je...

LEMIRE.

Ce moment
Efface tous tes torts, et ta reconnaissance
Est pour mon cœur ému plus qu'une récompense.
Je ne mérite point...

PIERRE.

Taisez-vous! Taisez-vous!
Et laissez-moi, Monsieur, vous bénir à genoux.

Il tombe aux genoux de Lemire.

LEMIRE, relevant Pierre.

Relève-toi! Déjà, tu n'es plus le même homme.
On te verra bientôt devenir économe,
Et ces huit cent vingt francs feront plus d'un petit :
C'est en mangeant, dit-on, que nous vient l'appétit.

PIERRE.

Si l'on m'avait appris tout cela dès l'école,
J'aurais su ce que peut la plus légère obole
Arrachée aux plaisirs, placée utilement...

Posant la main sur la tête de Jeanne.

Sur sa tête chérie ici je fais serment
De rester désormais à l'atelier fidèle!
Dès aujourd'hui pour moi s'ouvre une ère nouvelle :
On ne me verra plus hanter le cabaret,
Où souvent le plus clair de mon gain s'en allait.
Consacrant le dimanche au repos salutaire
Je saurai du lundi mériter le salaire.
Cette seule réforme accroîtra mon crédit
De deux cents francs au moins chaque année. — Il suffit
De vouloir pour pouvoir, a dit un vieil adage,
Et je veux pratiquer un avis aussi sage.

JEANNE.

Bravo! comme disait à l'instant le patron.
Et qu'il soit à jamais béni pour la leçon
Qu'il vient de te donner, ô mon bien-aimé Pierre.

PIERRE.

Mes yeux sont dessillés... Je revois la lumière!
Béni soit-il celui qui s'est dit : L'ouvrier
En n'essayant jamais d'épargner un denier,
Conçoit malaisément que l'épargne est possible.
Mais qu'on lui fasse enfin toucher un but sensible,
Qu'il se voie un beau jour possesseur de cent francs,
Bientôt du capital il comprendra le sens,
Et l'incessant désir d'augmenter cette somme

De pygmée en géant transformera cet homme.
Sois donc béni, patron à jamais vénéré.

Il tend la main à Lemire.

Toi, Jeanne, embrasse-moi !

Jeanne se jette dans ses bras, puis avec un geste d'orgueil :

Je suis régénéré !

FIN.

